BULLETIN ŒCUMENIQUE


N° 5 / JUILLET-AOÛT 1989
PARAIT 8 FOIS PAR AN



EDITORIAL...

Quand l'armée tire sur le peuple...

J'écris ces lignes quelques heures après avoir vu, à la TV, les terribles scènes de la répression de l'armée chinoise contre les étudiants et les habitants de Pékin.

Tout homme bien né ne peut que crier son dégoût devant un tel mépris de la vie humaine!

Mais il faut aller plus loin que nos émotions momentanées. Le débat, en Suisse, déjà bien amorcé, de l'initiative sur "Une Suisse sans armée" doit en tenir compte. Car la tentation est grande, pour les pouvoirs qui veulent, à tout prix, sauvegarder "leur ordre", d'utiliser l'armée, et de verser le sang innocent, si nécessaire!

En regardant ce reportage sur la Chine, d'autres images venaient à ma mémoire: 1956, Budapest; 1973, Santiago du Chili.

La Suisse, elle aussi, n'a pas les mains totalement propres. En 1918, le Conseil fédéral a utilisé l'armée pour briser la grève générale. En 1932, une compagnie de recrues a tiré sur des ouvriers à Genève: 13 morts et 39 blessés. Plus près de nous, en 1968, des soldats suisses, dans le Jura, avaient reçus de la munition de guerre pour lutter contre les séparatistes du futur canton.

En 1964, lors de l'exposition nationale, l'armée était sur pied (spectacle navrant de voir des mitrailleuses, prêtes à fonctionner sur les ponts de Lausanne!) simplement parce que les Jurassiens voulaient défiler séparément des Bernois!

Broutilles que cela, diront certains.
Pas si sûr, car si des soldats qui doivent, selon le code militaire, toujours obéir à l'ordre de leurs supérieurs galonnés, en viennent à tirer sur leurs propres compatriotes désarmés, c'est terriblement dramatique pour eux-mêmes, et c'est déshonorant pour les autorités qui ont donné les ordres.

Bernard Bavaud



Une dictature... c'est si facile!

Mon père, aujourd'hui très âgé, est un ancien militaire. Il a défendu, lors d'une guerre civile cruelle et folle, la démocratie représentée par un gouvernement librement élu par le peuple.

Il a fait partie des vaincus, car la justice ne gagne pas toujours, hélas!

Il a fait de la prison pour son idéal de liberté, il a refait sa vie, recommencé à zéro, et tiré un trait sur le passé.

Mais ce que les armes n'avaient pu faire, le déroulement de la vie le réussit, le vieux dictateur mourut et, oh surprise, une démocratie créatrice d'une nouvelle constitution est en train de changer le pays.

Mon père se sent revivre. Toutes les émotions, tous les espoirs enfouis dans son coeur, ressurgissent. Les premières élections libres, les premières votations, le renouveau des partis politiques... sont des signes de jeunesse qui le font se passionner à nouveau pour la vie politique.

Content mon père?

Quelques années après, c'est la grande déception.

Pendant quarante ans, il a regardé la vie de son pays en hochant la tête et en se disant qu'avec un gouvernement dictatorial, la corruption, les magouilles et les injustices étaient inévitables.

Mais on ne change pas les mentalités en proclamant une nouvelle constitution, les vieilles habitudes des bourreaux et des victimes sont trop enracinées. Ce qui veut dire que, avec une plus grande liberté d'expression, tout se dit, tout se sait et le pays donne de plus en plus l'impression d'aller à la banqueroute.

Il faudra laisser passer une génération, pour cueillir les fruits du changement.

Et mon père là-dedans?

A ma grande surprise, il m'a avoué que s'il le pouvait, il obligerait les gens à voter, il nationaliserait les banques, il fusillerait tous les trafiquants de drogue, il ferait la chasse aux faux chômeurs, il interdirait... etc.

- Toi papa, dire des horreurs pareilles?

Il sourit en baissant la tête.

- Tu sais bien que ce n'est que pure théorie. Mais, tu vois, j'ai vraiment cru que la liberté pouvait servir l'homme. Je vois maintenant que les hommes sont très égoïstes et que quand le mot d'ordre est "chacun pour soi", ce sont toujours les petits, les faibles qui trinquent, alors... quoi faire? Je n'en sais rien! Et, à ce moment-là, j'ai envie de devenir à mon tour dictateur! Comme cela je pourrais leur faire faire ce que je trouve juste, car les hommes sont difficiles à éduquer, et c'est très long! Trop long!



Mon père dictateur! J'aurai tout entendu!

Quoique...

Ça prend du temps de mettre les gens d'accord. Et quand on a soi-même un projet qu'on voudrait voir réalisé, le plus pénible est de convaincre les autres, et de défendre la version originale.

Pour que ce soit le "projet de la communauté", il faut que les autres le reconnaissent aussi comme "leur". Il arrive souvent que le résultat final soit très éloigné du projet, d'où déception et amertume.

Tandis que si l'on réalise son projet tout seul, en obligeant les autres à suivre...

Ce n'est pas bien!

"D'accord! Alors, donne-moi la main et essayons ensemble. Ça ne sera pas pareil, ça sera plus long, tu céderas et je plierai, tu créeras et j'inventerai, ça ne sera pas parfait mais nous l'aurons fait ensemble!... Quoique..."

Ça suffit. Tais-toi!

"D'accord, d'accord, mais c'est plus facile d'être dictateur!"

Régina Mustieles



Lueurs

200 ans qu'ils font à eux trois
Ils en ont déjà vu des choses
Ils en ont déjà dit des choses
Ils en ont déjà fait des choses
Ecrit
Joué
Scandé des choses

Espérance, Désespérance, Constats...
Volonté, Fermeté, Audace,
Epuisement... et se relever
Foi dans l'audace du Créateur
Espérance de l'impossible
L'Aurore espérée dans la nuit

280 ans au moins si l'on ajoute
Les sons les harmoniques
Mélodieuses et discordantes
Du musicien qui mit en accord
Cette symphonie des deux mondes
Et de notre joie partagée
A vouloir, à espérer hâter
L'Aurore de cette longue nuit.

Y comprenez-vous quelque chose
Vous qui n'y étiez pas
Ce dimanche 11 juin à Fribourg
Où nous avons entendu, senti, partagé
Des textes de l'Abbé Pierre "Joie partagée"
La Symphonie des Deux Mondes de Dom Helder Camara
Accompagnée de la Musique de Pierre Kaelin
Et d'un récital de Miguel Estrella
En voyant ces hommes et leur âge
J'ai cherché...
Où est la relève...
Toi... Moi... Nous... (Eux!)

Difficile à dire, à transmettre
Mais l'impression d'avoir
senti au-delà du concert
Comme une énergie folle
Lueur dans l'énorme nuit où nous sommes
Repère ténu d'une Aurore qui doit venir
A construire

Qui va gagner?
"Tu sais très bien
Homme mon frère
Que tu es suffisamment faible
Pour faire éclater la Troisième
et dernière Guerre Mondiale.
... Et que tu es suffisamment fort
Pour supprimer de la terre
La misère et surtout la domination"

Qui va gagner?
"Aurore après la nuit
Verras-tu deux mondes réunis?
Un chant, une symphonie?
Deux mondes réunis! un chant!

Qui va gagner,
Homme, mon frère?
L'Esprit souffle
au milieu de la nuit.

Une symphonie."

(Texte tiré du livret de
"La Symphonie des Deux Mondes")

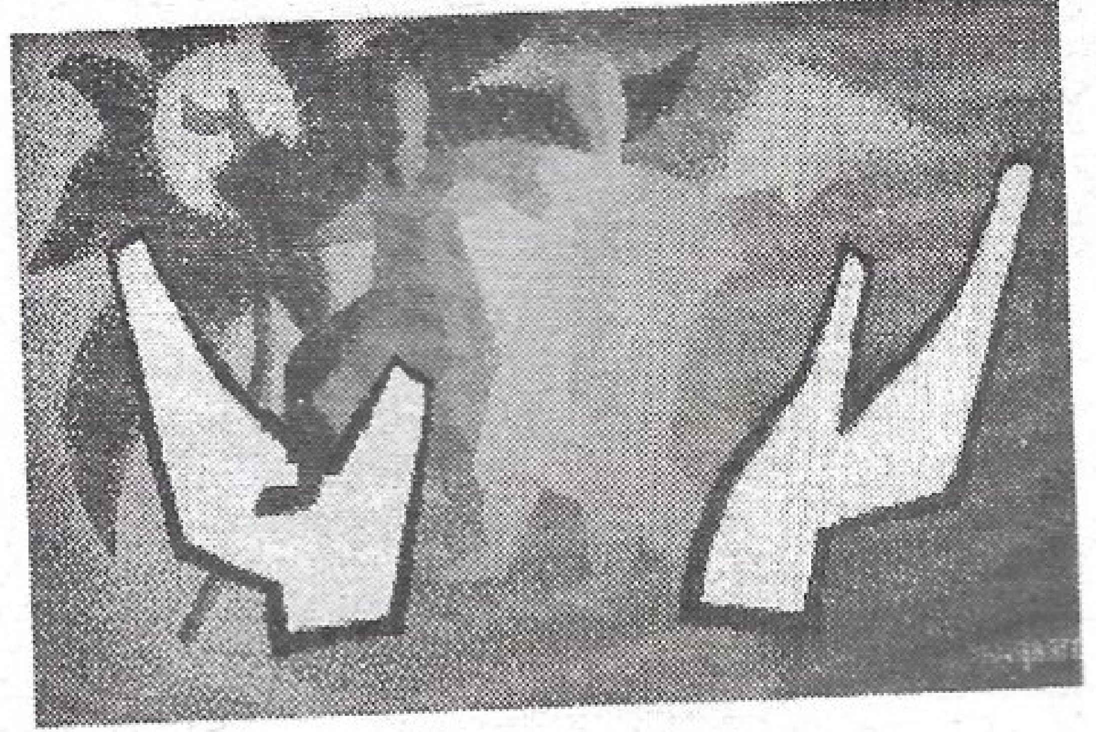
Difficile à dire, à transmettre
Mais j'avais quand même envie
Cette nuit après ce concert
D'essayer malgré tout
De faire passer à travers l'écriture
Et ce papier
Un souffle qui heureusement
De lui-même connaît son chemin

Il y a encore une chose
Parmi tout ce que je suis en train de digérer
Que je souhaite vous faire lire
Pour que la symphonie soit complète
Après je vais me coucher...
C'est ce texte de Charles Péguy
"Il faut se sauver ensemble."

"Il faut se sauver ensemble
Il faut arriver ensemble au Paradis
Il faut se présenter ensemble au Paradis
Il ne faudra pas arriver trouver le Bon Dieu
Les uns sans les autres
Il faudra revenir tous ensemble dans la maison du Père
Il faut penser un peu aux autres
Il faut travailler un peu les uns pour les autres
Qu'est-ce qu'il dirait si nous arrivions
Les uns sans les autres?
Il faut se présenter ensemble!"

Gilbert Zbären





Editions Science et Service
Quart-Monde 1988

Déclaration universelle des droits de l'homme
(adoptée et proclamée le 10 décembre 1948 par l'Assemblée Générale des Nations Unies)

Article premier
Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.

Découvrir les droits de l'homme à travers M. Sévotin et la vie de son quartier, c'est une rencontre "bousculante" avec ceux qui, au plus profond de la misère, cherchent à mettre en pratique les droits de l'homme. Une histoire vraie... qui transforme et ouvre notre regard sur la misère et les droits de l'homme!

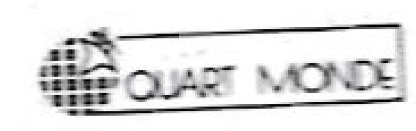
Line Trinkler



D'un voyage à travers le Sénégal, le Mali, le Burkina-Faso, le Zimbabwe et le Kenya, Pierre Pradervand a rapporté un témoignage étonnant. Un livre qui balaie les préjugés et suscite l'espoir.
Il nous fait découvrir une autre Afrique, ignorée des médias, l'Afrique des villages où a lieu une révolution silencieuse, qui, à l'insu de presque tous, est en train de poser les bases de l'Afrique de demain: des millions de paysans s'y organisent en dizaines de milliers de groupements villageois; prennent en main leur destin, ils créent, inventent, mettent sur pied de puissantes organisations paysannes. Ils sont à la recherche d'un "autre développement" qui ne soit pas une copie conforme du modèle occidental.

A commander chez l'auteur: P. Pradervand
3 bd James Fazy, 1201 Genève
Frs 33.- + port.





La fureur de vivre... en surmontant le cancer
L'auteur, atteint à 76 ans d'un cancer de la prostate avec métastase vertébrale, est un mystique sensible à l'humour, un homme d'action, de Foi.
En trois mois surgit un livre-témoignage. Il s'engage dans la méditation-guérison en son Haut-Lieu Ezra.
Il a fondé à Nîmes le Centre Arc-en-Ciel, composé de trois établissements indépendants pour différents types de handicapés, enfants et adultes.
Ce pasteur réaliste réunit de nombreuses équipes qui l'aident: hommes, femmes chrétiens protestants et catholiques. Dans ce chrétien ardent, joyeux, oecuménique, quelle fureur de vivre!
Pour commander: Centre Arc-en-Ciel
740 Montée des Alpins
F-30000 Nîmes



Des statues pour comprendre

Militer en groupe n'est jamais facile. S'apercevoir des tensions qui traversent ce groupe, encore moins. S'interroger sur la nature de ces tensions demande du courage, et y identifier le rôle des sexes exige persévérance et lucidité...
C'est pourtant l'aventure dans laquelle s'est lancé le comité d'Eiréné Suisse, aventure dont je voudrais vous conter le premier chapitre...

Rendez-vous pris pour parler de ce problème le 17 juin (pendant que ce journal s'imprime...), nous avons décidé de "défricher le terrain" lors de notre assemblée générale helvético-gauloise, le 30 avril.

J'ai choisi le "théâtre images" comme méthode d'animation. Il s'agit d'un mode théâtral créé par le célèbre Augusto Boal, et constituant l'un des volets de son "théâtre de l'opprimé": un outillage théâtral permettant à des opprimés de tous ordres de prendre clairement conscience de leurs problèmes, puis d'expérimenter sans danger des possibles voies de sortie de leur oppression - et ce qu'elles "coûtent".

En l'occurence, nous n'avions qu'une heure et demie pour ce travail. Terriblement peu! Après quelques exercices destinés à familiariser les "acteurs" à la méthode de travail, j'ai demandé aux femmes d'un côté, aux hommes de l'autre, de fabriquer collectivement une "statue" illustrant nos actuels rapports hommes/femmes dans notre travail au sein d'Eiréné. Une "statue" étant

Faute de photos du travail décrit, voici des exemples de théâtre images.



un groupe d'acteurs/actrices disposés et "sculptés" (gestes, mimiques, sentiments exprimés) d'une manière jugée significatrice par ceux qui restent du groupe (à la fois sculpteurs et spectateurs).
En deuxième étape, il s'agissait de refaire le même travail, mais cette fois en groupes mixtes.
Après ces "images réelles", impressions silencieuses et subjectives d'une réalité que de toute manière chacun(e) voit différente, place aux "images idéales": à partir de la dernière "image réelle" montrée, j'ai proposé qu'un des spectateurs, "n'importe qui", déplace et resculpte les acteurs jusqu'à obtenir ce qui, pour lui, constituerait l'idéal de la situation représentée...
Vous étonnerai-je en révélant que "n'importe qui" fut un homme? Mais indéniablement, son "image idéale" fleurait bon l'égalité, la liberté et la fraternité!

Il restait à "dynamiser" (tous ces termes sont le charabia utilisé en théâtre de l'opprimé): repartant de l'image réelle, et se déplaçant eux-mêmes au ralenti, les acteurs doivent recréer l'image idéale. On "sent" certaines transformations moins réalistes que d'autres...
Enfin, 2e essai de dynamisation. Mais cette fois, en priant chaque acteur de suivre exclusivement l'instinct du personnage qu'il se sent jouer, son "penchant naturel". Le résultat fut plutôt différent de l'image idéale imaginée auparavant. Plus naturel, peut-être...
Tout cela en silence, afin de nous recentrer sur nos sensations plutôt que sur nos idées.

Vous vous étonnerez qu'on puisse faire autant de choses en une heure et demie. C'est vrai, le théâtre images est terriblement efficace, justement parce qu'il donne à voir et à sentir, au lieu d'écouter d'interminables dissertations.

Philippe Beck



"Le Pays", 31.5.1989

ÉGLISE

Regard critique

Il y a plus de dix ans, l'Eglise catholique élisait un nouveau pape, Jean Paul II. Elle se sent rassurée. Les voyages du Pape provoquent l'enthousiasme, l'Eglise catholique se reconnaît en cet homme. Mais les conflits continuent d'agiter la scène ecclésiastique: un an après l'élection de Jean Paul II, Hans Küng, le célèbre théologien suisse, se voit retirer sa licence canonique d'enseignement; la théologie de la libération est condamnée par les évêques catholique d'Amérique du Sud; et cet hiver, 163 théologiens d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse signent une déclaration intitulée «Contre la mise sous tutelle - pour une catholicité ouverte». Ecrite dans des conditions d'urgence, cette Déclaration de Cologne est un cri d'amour et de souffrance.

L'un des cosignataires, le professeur Richard Friedli de l'Université de Fribourg, a exposé les motivations de sa signature lors du «Vendredi du Centre» de Sornetan, le 26 mai. Le conflit s'est cristallisé autour de trois objets: la nomination des évêques, la liberté théologique et l'interprétation de l'encyclique du pape Paul VI, «Humanae vitae».

Un constat: le centralisme imposé par Rome ne correspond plus aux besoins des Eglises locales. Il suffit de se souvenir de l'épisode au cours duquel l'évêque coadjuteur de Coire, Mgr Haas, pour recevoir la consécration, a dû enjamber un tapis vivant d'opposants à son élection. En Amérique latine, les conférences épiscopales ont été complètement neutralisées: la politique papale de nomination des évêques a permis la mise à l'écart des tenants de la théologie de la libération.

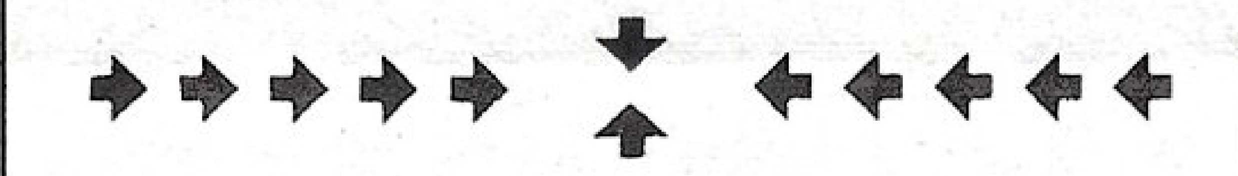
La goutte qui a fait déborder le vase: la nomination à la tête de l'évêché de Cologne d'un proche de Jean Paul II. Il faut savoir que cet évêché est l'un des plus riches au monde. Chaque année, il verse des sommes considérables aux Eglises catholiques du tiers monde. Le nouvel évêque a, semble-t-il, l'intention de détourner cet argent au profit de la Pologne.

Autre chapitre préoccupant, présenté par le professeur Friedli: les procès auxquels sont soumis les théologiens moralistes catholiques qui essaient d'articuler dans une pensée logique les problèmes de bioéthiques, d'interventions génétiques.

Les compétences des théologiens sont limités à la seule diffusion de la doctrine officielle. Tout développement théologique contextuel est condamné. En Chine, durant le règne de Mao, les Eglises chrétiennes ont partagé les mêmes souffrances. Aujourd'hui, sorties de la clandestinité, elles ne peuvent retourner dans leurs anciennes divisions confessionnelles. Elles se nomment «Eglise postconfessionnelle», au grand dam de Rome. La prédominance d'une Eglise locale, celle de Rome, est remise en question par les Eglises catholiques des différents continents. Dans cette lutte pour le pouvoir, les Eglises d'Afrique ont été empêchées de convoquer leur propre concile.

Dans un congrès, en novembre 1988, des formules graves, intolérables, ont été choisies pour désigner le contrôle des naissances: ni plus ni moins, c'est le substantif «meurtre» qui a été utilisé. Alors qu'une théologie de la guerre juste est tolérée par l'Eglise catholique, celle-ci continue à culpabiliser les couples qui choisissent d'assurer une vie digne à leurs enfants.

Pourquoi accepter des circonstances atténuantes par rapport à la guerre, et refuser une éthique de responsabilité, voire de détresse face à l'explosion démographique? Face à ces questions sans réponses, à cette mise au pas des Eglises locales et au centralisme romain, le professeur Richard Friedli a choisi de signer cette déclaration: il s'est fait le porte-parole de tous ceux qui ne peuvent pousser ce cri, par peur des représailles. (acp)



"Cotmec", mai 1989

PEUPLE KANAK

On ne peut assassiner la paix

Yéwéné Yéwéné et Jean-Marie Tjibaou tués à bout portant, le jeudi 4 mai, par Djubelly Wéa, un homme de la tendance dure du Front de libération National Kanak et Socialiste (FLNKS). Et une fois de plus le sentiment, ici, d'un formidable espoir fichu en l'air.

Mais peut-on réellement assassiner les artisans de paix ?

Beaucoup pensaient qu'il n'y avait aucun espoir à long terme pour ces Kanaks marginalisés sur leurs propres terres. Pourtant, de nombreuses portes semblaient s'ouvrir ces derniers temps, en grande partie grâce à la tendance pacifiste du FLNKS représentée par Jean-Marie Tjibaou et Yéwéné -Yéwéné. Demain, d'autres militants qui travaillent déjà dans la même voie apparaîtront à leur tour sur l'avant-scène politique.

Ces deux hommes représentaient en effet un large mouvement débordant le cadre du FLNKS, et prônant ouvertement la non-violence. Ce mouvement s'était affirmé depuis le milieu des années 80, suite à divers événements sanglants. Parmi d'autres, Tjibaou et Yéwéné étaient entrés en contact, à ce moment-là, avec les paysans du Larzac et l'Arche de Lanza del Vasto, en France. Fortement séduit, Yéwéné avait alors résumé en une phrase toute la force que pouvait représenter l'action non-violente pour les kanaks : «Nous vaincrons, avait-il dit, parce que nous sommes les plus faibles». Depuis, on avait pu voir les manifestations de résistance civile organisée se multiplier : sit-in, boycotts, grèves de la faim, activités diplomatiques auprès des instances internationales, etc..

Un homme de paix

Jean-Marie Tjibaou avait su, auparavant déjà, s'imposer comme homme de dialogue et de paix. Il possédait, disait-on, le don de se faire aimer par ceux qui l'approchaient. Après avoir fait le Grand Séminaire en Nouvelle-Calédonie et des études de sciences humaines en France, il avait été nommé vicaire à la cathédrale de Nouméa. Peu à peu s'était posé, pour lui, un grave problème d'identité : kanak par le sang, il devait entrer néanmoins dans un moule occidental qui niait l'existence-même d'une identité kanak. Il participait alors à une commission politique née d'un synode diocésain et où se discutait l'avenir mélanésien; or, celle-ci ayant été complètement marginalisée par l'évêque de l'époque, Tjibaou s'était senti de plus en plus enfermé dans une sorte de «ghetto mystico-religieux sans prise de responsabilité réelle dans la société».

Il avait quitté le ministère pour travailler plus activement à des actions constructives pour l'émancipation sociale et culturelle des mélanésiens, devenant progressivement le principal leader des indépendantistes. En chemin, il avait dû souvent poser des actes concrets de réconciliation, même dans les situations les plus écoeurantes, notamment à la mort de ses deux frères et, encore plus, au moment où leurs assassins avaient été acquittés, en octobre 1987. La même année il écrivait : «*La situation actuelle est si violente, si tendue que riposter par la non-violence suppose une solide préparation morale, politique, presque mystique. Prévoir en ce moment des actions d'envergure, c'est parier sur sa propre mort pour alerter l'opinion nationale et internationale. Cela suppose que l'on se mette d'accord pour se poser en victimes, résolues à gagner sans violence. C'est prendre le risque de se faire tuer, en continuant à avancer quel que soit le nombre de victimes. Quant à moi je suis prêt. Mais à partir de combien de morts faudra-t-il changer de tactique ? Il faut que parmi les militants, il y ait une équipe solide qui tienne coûte que coûte*». *(Kanaky, No 11, p.4).*

De telles paroles et les nombreux actes posés par Tjibaou et les siens pour la justice et la paix ne prennent que plus de poids aujourd'hui.

"24 Heures", 22.5.1989

Bilan du Rassemblement œcuménique européen de Bâle

Trois défis pour l'Eglise

La survie de l'humanité face aux dégradations de l'environnement, les atteintes aux droits de l'homme et la menace de l'hiver nucléaire, tels sont quelques-uns des défis que les chrétiens des Eglises d'Europe ont tenté de relever au cours de la semaine de Pentecôte à Bâle. Des milliers de fidèles, massés sur l'esplanade de la cathédrale, ont conclu hier par une célébration ce rassemblement œcuménique sans précédent depuis la Réforme.

Près de 120 Eglises protestantes, orthodoxes et anglicanes et les conférences épiscopales catholiques de 27 pays d'Europe de l'Est et de l'Ouest ont vécu durant une semaine un «processus conciliaire» qui devrait marquer l'œcuménisme de la fin du XXe siècle, estiment les observateurs. Ce mouvement doit culminer dans la rencontre mondiale des Eglises, en mars 1990 à Séoul.

"La Liberté", 5.6.1989

Le Parti socialiste suisse (PSS) n'a pas voulu dire oui ou non à l'initiative pour une Suisse sans armée. Il a refusé, samedi, au Kursaal de Berne, de donner un mot d'ordre à ses membres pour le vote fédéral du 26 novembre. Il laisse donc la liberté de vote. Il a pris cette décision par 583 voix contre 370. Près de 62% des délégués ont donc approuvé le comité central qui s'était prononcé (de justesse) pour la liberté de vote. Certes, un vote préliminaire avait donné la victoire au mot d'ordre du «oui» sur le «non» par 641 voix contre 259. Mais le vote final a consacré la victoire de «la liberté de vote» souhaitée par la direction du parti.

"24 Heures", 5.6.1989

Originalité dans la corbeille

Une forêt de mariage



Quatre cents mélèzes, 150 sapins, 150 arolles, 300 sorbiers des oiseleurs, 300 bouleaux, 200 érables sycomores. Pour leur mariage, en juin de l'année passée, Christine Croset et Olivier Rumpf, prophétiquement prénommé, n'ont voulu ni moulinette pour faire la vinaigrette, ni aérateur pour chasser les odeurs, mais des arbres.

En compagnie de parents et d'amis, voilà trois week-ends qu'ils s'activent à les mettre en terre. Sis au-dessus de La Comballaz, sur la route des Mosses, le pâturage semble prédestiné. Il s'appelle Les Plaines-Joux et porte en son nom la trace de forêt anciennes.

Une histoire d'espoir

Pourquoi cette antiliste de mariage? «C'était une façon de demander aux gens de donner un peu d'eux-mêmes plutôt que de débourser simplement de l'argent. Pour nous, c'est une façon positive de lutter contre la mort des forêts.» Quoiqu'occupé par la famille d'Olivier depuis quarante ans, le chalet proche du pâturage ne lui appartient pas. «Ces arbres sont offerts au futur, c'est une histoire d'espoir.» Dans le ventre de Christine, un jeune être de quelque cinq mois doit en prendre de la graine. –

"24 Heures", 9.6.1989



Les mines «mangent» la montagne. (24-a)

Forêt protégée au Venezuela

Mines interdites

Le gouvernement du Venezuela a décidé d'interdire toute exploitation minière dans la forêt amazonienne, dans le sud du pays, et a annulé les concessions accordées pour de telles activités, a annoncé mercredi à Caracas le ministre vénézuélien de l'Environnement, Enrique Colmenares.

Il a précisé que des mesures seraient adoptées afin que «tout type d'exploitation dans la zone amazonienne soit conçu en fonction de la protection de l'environnement». – (afp)



Amour et reproche



Dans notre société, nous avons en horreur celui qui dérange par ses récriminations et ses reproches. Nous encaissons mal et estimons qu'il y a dans le reproche un manque à l'amour. Aussi ai-je été très interpellé par le rappel que vous avez peut-être lu comme moi dans le livre de Marie Balmary (Le sacrifice interdit): dans la Loi de Moïse, le commandement d'amour, que nous avons repris de manière isolée à la suite du Nouveau Testament, a quelque lien avec le reproche.

Levitique 19: il s'agit de la loi de sainteté, qui se résume par les mots "Soyez saints, car JE suis saint" (saint: clair, pur, séparé, mis à part). Il y a là une double perspective: Israël est rendu saint par l'élection, par la grâce de Dieu. C'est un don, un cadeau. Mais, d'autre part, ce don crée une relation qui se traduira par la sanctification du Nom, et cela réside dans la liberté de la décision humaine.

"Tu ne haïras pas ton frère dans ton coeur. Tu reprocheras des reproches (l'hébreu double le verbe pour insister: reprocher tu reprocheras!) a ton prochain. Et tu ne porteras pas pour lui une faute. Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas rancune au fils de ton peuple. Et tu aimeras ton prochain comme toi-même. JE suis le Seigneur" (Lv 19,17-18).

Il y a un lien entre l'absence de reproche, le renoncement aux reproches et la haine. Si l'on ne reproche pas à son prochain son offense, son attitude blessante, sa faute, en fait on ne la dépose pas, on ne la met pas hors de soi et l'on finit pas la porter soi-même.

Dans les relations sociales telles que nous les connaissons, avec leurs rapports de forces, il arrive bien souvent que l'offenseur réussisse à obtenir des excuses de l'offensé. Je te marche sur le pied, mais c'est toi qui doit t'excuser! C'est la situation la plus humiliante qui puisse être et qui fait mesurer au plus faible le pouvoir du plus fort. Pourtant, là aussi, il est absolument essentiel que le faible, l'humilié puisse déposer l'offense reçue, devenir sujet en verbalisant le reproche qu'il a à faire.

Dans notre idéologie, aimer, cela veut dire accepter, supporter, se taire, attendre que l'autre veuille bien changer... l'amour exclut le reproche. On fait silence sur l'offense, et celle-ci finit par disparaître de la mémoire, par s'oublier; et la faute se trouve déplacée sur la victime. Pardonner les offenses, ce n'est pas les oublier, c'est d'abord pouvoir les formuler, les dévoiler.

La conclusion de Balmary me paraît très forte: "il est peut-être nécessaire qu'une voix appelée divine par l'homme lui parle pour lui demander avec insistance de faire reproche. Il y va de son amour pour l'autre, mais aussi pour lui-même. Il y va de sa conscience, individuellement et collectivement, à l'écoute des reproches de l'autre, que nos actes sont des offenses; à ne pas les oublier, les ignorer, à en demander pardon.

Ces paroles d'un Juif à des chrétiens sont bouleversantes. Elles pourraient être mises dans la bouche d'Africains, d'Indiens...: "Faites le geste, dites les paroles qui nous permettent enfin d'avoir un peu confiance en vous et d'établir, ou de renouveler, une relation avec vous, qui nous permette, nous, de nous libérer de ce dont nous sommes malades. Vous avez déjà pendant deux mille ans essayé de dire, de toutes les façons, que vous étiez nous (le geste de respect, de véritable amour).

L'amour le plus difficile, mais aussi le plus vrai, celui qui prend en compte le reproche de l'autre, plutôt que de dire: au nom de l'amour, je me précipite, je devance tes besoins, je parle en ton nom, puisque en définitive je suis toi..."

Jean-Pierre Zurn



Bolivie:

Les Aymaras et le 5e centenaire

La préparation du 5e centenaire de la "découverte" de l'Amérique, prévue en 1992, suscite des réactions parmi les populations indiennes du continent qui y vivaient avant la conquête espagnole et portugaise. Nous donnons ici la réaction des Aymaras de Bolivie à l'occasion d'une rencontre de travail en juin 1987. C'est un extrait d'un long texte publié dans la revue "Fé y Pueblo" de La Paz de décembre 1987.

Note Dial

TEMOIGNAGES ET REFLEXIONS AYMARAS
des participants aymaras de l'atelier Centre de théologie populaire - religion aymara libératrice du 18 au 20 juin 1987.

UNE HISTOIRE D'OPPRESSION

(synthèse de Xavier Albo et Calixto Quispe)

Il manquerait du papier pour écrire notre histoire

L'histoire de notre peuple aymara est si longue que nous n'aurions jamais assez de papier et d'historiens pour l'écrire. C'est pour ça que nous disons que "aymara" veut dire jaya mara (années lointaines, c'est-à-dire peuple très ancien). Certains se demandent qu'elle était la première langue: on dit qu'Adam et Eve parlaient aymara (1). Notre histoire est vraiment étonnante. (Juan Zeballos, (JZ), pasteur luthérien)

Nous, les Aymaras, on était un seul peuple. Il n'y avait pas de frontières comme aujourd'hui qui nous ont divisé. (Ramon Conde, (RC), dirigeant du Parti indien, membre de l'atelier d'histoire orale andine)

Notre peuple n'était pas seulement celui du lac Titicaca. Il s'étendait bien plus loin. Il avait un territoire bien plus grand. Les noms de gens et les noms de lieux le montrent. (Domingo Llanque, (DL), prêtre catholique)

Il y avait une forme organisée d'accès à la terre. A l'époque du Tawantinsuyu (2), disons au temps des chullpas (3), les gens ne vivaient pas seulement sur l'altiplano. On le voit bien aux maisons. Ils avaient des terres jusque sur la côte du Pacifique, du côté du Chili. Les terres de la partie haute étaient aynuqua (4), celles des vallées likina. Il y avait aussi des terres à maïs. La même chose chez les Yungas où il y avait de la coca. Nous les Aymaras on avait des terres dans les vallées et sur l'altiplano. (RC)

Etrangers dans notre propre pays

Nos ancêtres formaient une seule nation dans le Tawantinsuyu. Mais depuis la conquête on est devenu un peuple en ruine, un peuple qui est comme étranger dans sa propre terre. (RC)

Il n'y a qu'un Aymara qui peut comprendre la vie qu'on mène, la situation qui est la nôtre. Voilà 450 ans que nous souffrons. Mais pourquoi ne pas le dire? Bien avant, pendant l'Inkario (5) on a aussi été colonisés. (DL)

Les ayllus (6) étaient installés dans des endroits où la terre était fertile. Mais

---

1) Allusion au livre célèbre La lengua de Adan, de Villamil de Rada).
2) Tawantinsuyu: Nom de l'Etat inca. Littéralement, les quatre suyus unis (quechua). Suyu: grande unité administrative.
3) Chullpa: ancêtre de l'époque antérieure au Soleil. Restes funéraires anciens.
4) Aynuqua: terre communale de culture dans laquelle chaque famille a une parcelle attribuée comme telle (ilwa qalipa). Les cultures y suivent la même rotation communale faisant l'objet de rites agricoles précis. Dans d'autres régions cela s'appelle manta, laymi, ayta, etc.
5) Règne de l'Inca (NdT).
6) Ayllu: Communauté articulée en plusieurs niveaux, depuis le groupe d'une dizaine de familles jusqu'à des unités de plusieurs milliers de familles s'étendant sur plus de 100 km en continu ou en discontinu. Il y a toujours un ancêtre masculin commun.



les envahisseurs sont arrivés, ils nous ont pris nos terres en nous indiquant des endroits où on ne pouvait pas survivre, où il n'y avait ni eau ni pâturage. C'est comme ça qu'ils sont devenus propriétaires et qu'ils continuent jusqu'à aujourd'hui d'usurper nos terres. (Joaquin Pauro, (JP), laïc engagé)

Les gouvernements de ces nations veulent célébrer les 500 ans de la conquête. Qu'est-ce qu'ils vont célébrer? Le massacre des natifs de l'endroit? La destruction de nos cultures? Et nous alors, les Aymaras et les Quechuas, on devra applaudir en approuvant l'oppression, ou bien est-ce qu'on va faire autre chose? Va-t-on participer à la célébration de nos malheurs, pour eux la victoire? Qu'est-ce qu'on va célébrer? Ils vont célébrer les 500 ans de la découverte. Pour nous ça va être les 500 ans de nos malheurs. (DL)

Nous avons un passé historique très lourd. Ils nous ont frappés pendant des années. On a été écrasés pendant des années. La cicatrice est restée. Cela nous a défigurés. Nous sommes le résultat de ce passé. C'est pour ça que notre conscience mettra du temps à s'ouvrir. Il ne faut pas se faire d'illusions: la libération ne sera pas si facile que ça. (Calixto Quispe, (CQ), catéchiste catholique et animateur du Centre de théologie populaire)

Aujourd'hui on marche sur du sable

Notre peuple aymara était du ciment sur le roc. Mais maintenant c'est comme si notre ciment reposait sur du sable. On savait où on mettait le pied. C'était sur la terre. Mais maintenant c'est comme si on nous déplaçait. Ils nous font marcher sur du sable. (Encarnacion Huanca, (EH), animatrice féminine catholique)

On a peur et c'est à cause des patrons. On n'a pas eu non plus l'occasion d'apprendre à lire et à écrire. C'est pour ça qu'on se laisse tromper. En fait on a peur depuis le temps des domaines et des patrons. On a subi le fouet, le mal. On s'est abaissé devant eux en les appelant "caballerito, nitu" (7). On continue encore maintenant d'être à leur service. On se rend au village avec du fromage, avec des oeufs, pour les supplier de régler nos conflits. (Josefa Monasterios, (JM), coordinatrice féminine méthodiste)

Aujourd'hui l'Aymara actuel est le résultat de cette oppression. On n'a pas l'occasion de connaître notre histoire passée, de prendre conscience de notre dignité. On apprend seulement à être mal élevé. On cherche uniquement à être comme des mistis (8), comme des q'aras (9), en rejetant notre propre culture. (JZ)

Depuis le temps de la colonisation il y a des lois qui nous détruisent: "Fais-ci, fais-ça!" Non, ces lois ne nous aident pas à nous libérer. (DL)

Autre chose. Les autorités des villages et les avocats des villes profitent du conflit de la terre entre familles. Ils promettent que la justice va gagner mais finalement, ceux qui gagnent c'est ceux qui ont de l'argent, parce qu'ils donnent des gratifications. Ou quand ils perdent en jugement, le jugement n'est jamais appliqué. (JM)

Avec la réforme agraire les paysans ont récupéré leurs terres. Mais ça a été plutôt une perte pour eux. Avec la réforme agraire les paysans perdent leur organisation de



---

7) De l'espagnol "ninito". Appellation respectueuse du fils du patron et du patron lui-même.
8) Mistis: de l'espagnol "mestizo" (métis), équivalent de q'ara.
9) Q'ara: littéralement "pelé", sans ce qu'on doit avoir naturellement. Catégorie socio-ethnique désignant les non-Aymaras puis, par glissement, les Aymaras émigrés qui n'observent plus leurs obligations communales. Synonyme de profiteur et exploiteur.

toujours, celle des mallkus (10), des caciques, des jilaqatas (11). (RC)

On doit se demander quel est le projet des gouvernements pour les cultures aymara, quechua, ayoreo, chipaya, guarani, shipibo, shuar. Ils veulent en finir avec ces cultures, les cultures natives d'Amérique latine. C'est pour ça qu'ils créent des écoles, en fonction de leur projet. Tous les systèmes vont contre ce que nous sommes: les écoles, les collèges, les universités ont précisément pour but de nous laver le cerveau de ce que nous sommes. C'est pour ça que quand nos fils en sortent avec une profession, ils sortent aussi de leur culture en la rejetant et en ayant honte de parler aymara. (DL)

Le mal s'est mis dans la tête. Des autres idées, une autre façon de penser. Pour parler de la terre, par exemple, on nous a mis maintenant dans l'idée que nous ne sommes pas les possesseurs de la terre. Entre nous on dit: "Tel parti nous a donné cette terre". Très souvent c'est l'idée qu'on a. On dit: "Paz Estenssoro nous a donné la terre". On est victime d'une imposition, on a cette mentalité. Nous avons piétiné la conception qui était la nôtre depuis le temps de nos ancêtres.
La même chose pour notre conception politique, sociale. Nous avons même piétiné notre dignité de personnes. Par exemple celui qui a de l'argent, celui qui est au pouvoir, il n'y a plus que lui que nous regardons maintenant et respectons comme une personne. C'est cette idée qu'on nous a mise dans la tête, à l'opposé de notre culture qui nous fait regarder tous les autres comme des personnes, et tout comme digne de respect. Comme on a du mal à sortir de ce cadre, de ce monde occidental! Ça nous coûte énormément. Nous sommes Aymaras, mais on n'arrive plus à saisir notre propre sagesse. On se dit: "C'est comme ça, comme dans le monde occidental". On laisse tomber la sagesse de notre monde aymara. (CQ)

On nous a imposé une marâtre

Nous sommes le fruit d'un passé. Nous avons du mal à trouver notre identité parce que nous avons une formation occidentale. Parfois j'ai l'impression qu'on m'a pris ma mère naturelle et qu'on m'a imposé une marâtre. J'ai une mère qui n'est pas ma vraie mère. Cette mère imposée ne sera jamais ma



vraie mère, pleine d'affection profonde. La marâtre reste toujours une étrangère car elle n'a pas la même façon de vivre. On m'a arraché à ma vision du monde aymara.
C'est à cause de ça que la formation reçue nous fait souffrir. Aux conquêtes et aux impositions qui nous ont été apportées, nous répondons par le silence. Nous disons - ou du moins moi je dis - "pour le moment il vaut mieux se taire". Car vous, les grands, vous êtes du pouvoir, vous êtes au-dessus de nous, à tous les postes. De toute façon, ils auront toujours raison. Et beaucoup, de plus, leur diront: "Oui, ça va, on vous remercie, c'est parfait". Mais en réalité ça sera toujours différent. (CQ)

Il y a deux vies chez nous: une vie aymara qu'on veut vivre, et une autre vie, du genre occidental, qui nous est imposée depuis la terre des Esquimaux jusqu'à la Terre de feu. Le monde aymara est divisé parce que c'est les Aymaras qui l'ont divisé. Historiquement l'homme blanc arrive. La création

---

10) Mallku: Condor particulièrement grand. Chef. Autorité communale de l'ayllu, au seul niveau des unités supérieures. A Puno on dit aussi mayku. Dans certains endroits on parle de achachilas (ancêtres) et autres protecteurs masculins.
11) Jilaqata: autorité communale aux seuls niveaux inférieurs.



des Etats-Unis est aussi un point important pour nous. Les changements qui se sont produits pour nous dans le système ayllu viennent aussi des gouvernements qui ont fait éclater le territoire, le système de possession et de production de la terre.
Les q'aras, ceux qui ont fondé la Bolivie et le Pérou, c'est eux qui nous ont divisés, pas nous. C'est eux aussi qui ont mis la division dans l'Eglise sous le nom de catholiques, méthodistes, adventistes, etc. C'est aussi les q'aras qui ont mis la division dans la politique en disant: "Moi, je suis de tel ou tel parti". Ce n'est pas nous qui avons divisé la politique et les partis. Nous les Aymaras nous n'avons pas pris part à ça. Mais c'est comme chair à canon que nos ancêtres ont participé. (DL)

Maintenant c'est triste. Les traditions et les coutumes disparaissent depuis un certain nombre d'années, et c'est la société qui nous entoure, venue de l'extérieur, qui les fait disparaître. Nous les Aymaras on ne sait plus où on en est. C'est même nous, parfois, qui méprisons nos valeurs culturelles. (JP)

Quand on va à la fête du village on voit des gens avec de beaux habits, qui présentent bien, alors que nous on fait plus simplement la fête avec une bouteille d'alcool. Les riches, par contre, ils achètent de la bière par camions pour leurs fêtes. Même les fêtes divisent maintenant les riches et les pauvres. (DL)

Avant on était tous égaux. On savait partager avec les gens dans le besoin. Maintenant non: on a devant nous une société organisée en riches et en pauvres, même dans la communauté. Avec l'arrivée d'une économie basée sur l'argent c'est un système hiérarchisé en classes qui nous est imposé: les riches à Obrajes; nous les pauvres à El Alto, à Rio Seco, dans les communautés avec les chaussures sans talons, avec les ongles cassés. Il y a deux cultures, deux systèmes, deux gouvernements. Dans la communauté traditionnelle on produit pour partager; mais dans la production moderne, ce qui compte c'est l'exploitation pour accumuler de l'argent. (DL)

Nos jeunes ne sont pas fidèles à la cause aymara. Je ne sais pas pourquoi. Disons qu'ils dispersent l'essentiel de notre vie aux quatre vents. J'y ajouterais les commerçants par rapport à ce qui est aymara, indien. Les jeunes cherchent à imiter ce qui vient du dehors, le q'ara, le descendant de nos envahisseurs. Dans la musique, dans la façon de s'habiller, et tout le reste. (DL)

D'autres sont tentés de changer de nom. En apprenant l'espagnol, on arrête de parler aymara. On a même tendance à vivre comme le Blanc. Nous copions son mode de vie, son modèle de développement. (Carlos Intipampa, (CI), pasteur méthodiste)

Qui est coupable? Nous, dans une certaine mesure, quand on se met à suivre des chemins différents. C'est comme ça qu'on oublie l'importance de notre conception de la terre, notre culture, nos coutumes. Et même notre dignité d'Aymaras, notre façon de vivre, de respecter et d'aider nos pères et mères. Nous nous croyons sages. C'est pour ça que nous n'écoutons pas les conseils de nos anciens. Et voilà, chers frères, comment nous nous retrouvons aujourd'hui dépouillés de nos grandes valeurs. (JZ)

Tiré de: DIAL, juin 1989. Traduction DIAL.



Martial KNAEBEL

qui a travaillé depuis 1981 au secrétariat FSF nous quitte à la fin du mois de juin pour se consacrer totalement à la cause de la promotion du cinéma des peuples du sud, soit dans la préparation du Festival des films du tiers monde, soit au comité de Trigon.
Pour les multiples tâches effectuées à notre secrétariat, pour l'amitié partagée, nous lui disons MERCI et lui souhaitons un plein épanouissement pour ce beau travail qu'il a déjà entrepris depuis plusieurs années, avec beaucoup de compétence et d'intérêt.

*****

Naissances

PASCAL, le 18 mai,
au foyer de Dominique et
Antoine DROIN-DURIAUX,
16, chemin Tricouni,
1255 Veyrier

*****

Décès

Marie-Jeanne BOVET, de Sâles, infirmière à Genève, le 8 mai, à l'âge de 45 ans, ancienne volontaire en Haïti.

Monsieur Germano BRAZZOLA, le 22 mai à Massagno, père de Brunella Brazzola, ancienne volontaire en Colombie.

Madame Anna FARINE-MOSER, le 5 juin, à Moutier, mère de Colette Jordans-Farine, ancienne volontaire au Tchad.

STATISTIQUES DES VOLONTAIRES
1988-1989

Pays	Nb. vol.	Nb. couples	Nb. enfants	Départs depuis juin 88
Amérique du sud				
Bolivie	3	1	2	1
Brésil	3	1	0	2
Pérou	9	2	2	1
Equateur	2	1	2	0
Chili	1	0	0	1
Total A.L.	**18**	**5**	**6**	**5**
Amérique centrale et Caraïbes				
Nicaragua	13	4	7	1
Haiti	3	1	2	0
Jamaïque	1	0	0	0
Total A.C. et C.	**17**	**5**	**9**	**1**
Afrique				
Cameroun	3	0	0	1
R.C.A.	1	0	0	0
Rwanda	2	1	0	0
Tchad	6	2	3	4
Togo	2	1	0	0
Zaïre	1	0	0	0
Total Afrique	**15**	**4**	**3**	**5**
Proche-Orient				
Liban	1	0	0	0
Total General	**51**	**14**	**18**	**11**

Dans le même laps de temps, 11 volontaires sont rentrés: 6 d'Amérique latine et 5 d'Afrique.

****

CHERCHONS UNE **MACHINE A COUDRE ELECTRIQUE**

avec aiguilles de rechange

prière de s'adresser au secrétariat FSF

Grand-Rue 34
CH-1700 Fribourg

Tél.: 037 / 22 80 06

****

Bourse à travail

L'économie s'emballe... que devient BAT???

Dans une conjoncture économique qui n'a plus été aussi favorable depuis bien des années, alors que sont créés de nombreux emplois et que le taux de chômage fond à vue d'oeil (de fonctionnaire...), l'existence et les services de BAT sont-ils toujours adéquats?

La question est légitime, puisque BAT se propose de venir en aide aux personnes ayant des difficultés à trouver un emploi ou à se situer sur le marché du travail. Pourtant, les taux et les statistiques ne changent pas les données du problème: à Lausanne comme ailleurs, des gens sont mal outillés pour faire leur chemin dans ce monde professionnel qui demande une adaptation toujours plus rapide, une attitude personnelle claire, dynamique et efficace, ainsi que de la suite dans les idées.

En effet, des postes se libèrent ou se créent mais, et c'est là que bAT tente d'agir, certains d'entre-nous n'y auront que très difficilement accès, qu'ils aient un passé "hors normes", un problème de santé ou leur énergie canalisée vers d'autres difficultés (deuil, divorce, etc...). Sans compter tous ceux qui en sont exclus par leur origine sociale ou la précarité de leur situation personnelle!

Dans ce contexte, et malgré les difficultés à entrer avec ses clients potentiels - plus la conjoncture s'améliore, plus il devient "honteux" de ne pas se "débrouiller" - BAT continue à proposer un service original et spécifique, sous forme de **Suivi individuel** et d'**Ateliers-Emploi**:

1. Suivi individuel

Toute personne qui rencontre des difficultés à trouver un emploi, ou qui désire en changer sans savoir comment procéder, peut prendre rendez-vous afin d'examiner, d'une part, sa situation professionnelle et, d'autre part, les démarches déjà entreprises. L'animatrice proposera alors les diverses procédures possibles:

- un soutien individuel ponctuel ou régulier
- la participation à un atelier-emploi.

2. Les Ateliers-Emploi

Si elle en manifeste le désir, chaque personne peut participer à une semaine intensive d'atelier, durant laquelle elle bénéficiera simultanément d'un travail de groupe très stimulant et d'un soutien individuel.

Le programme de la semaine, qui comprend les repas de midi en commun, permet d'aborder de nombreux thèmes dont:

- un bilan professionnel très approfondi qui devrait permettre à chacun de mettre en valeur toutes ses aptitudes professionnelles et extra-professionnelles, en termes compréhensibles par le futur employeur
- les aspetcs psychologiques propres à la situation de chercheur d'emploi
- des techniques de recherche d'emploi simples et dynamiques, encore peu connues chez nous
- la présentation personnelle, qui est travaillée à l'aide de la vidéo et de jeux de groupe
- la nécessité de situer la recherche d'emploi dans une perspective plus large (les attitudes que nous développons face à la vie, la valorisation personnelle, les barrières que nous construisons, etc...).

BAT a construit les deux volets de son action autour de l'idée que les premiers pas de la réussite professionnelle doivent se faire en direction de l'amélioration de l'autonomie des personnes en difficulté, celles-ci étant mieux à même d'élaborer une solution durable à leurs problèmes qu'un quelconque service officiel qui, souvent, ne fait qu'appliquer un pansement sur la plaie sans soigner la blessure. Bien entendu, dans certaines situations complexes, les démarches mises sur pied par BAT doivent ou devraient faire partie d'un processus plus important, s'attaquant aux autres aspects du problème que peuvent être la réadaptation au monde du travail, la formation ou les difficultés matérielles. Entre autres!

Bien du travail pourrait encore se faire dans cette direction, soit en collaboration avec les services existants, soit en en créant d'autres... Méfions-nous des taux de chômage, ils cachent bien des détreses et des situations personnelles catastrophiques... qui n'entreront jamais dans les statistiques!



«Laissez-moi vous diiiirrreûh!...»

Des projets tchadiens au champagne marocain, du bonjour allemand à l'au-revoir Péruvien, des postes de santé népalais aux objecteurs suisses, le Comité d'Eiréné Suisse ne s'est pas ennuyé depuis le début de l'année!

En effet, nous avons eu la visite de plusieurs volontaires suisses d'Eiréné, de passage en Suisse: **France et Pascal Barretta**, elle enceinte de jumeaux qui se sont révélés jumelles, lui coordinateur du centre de formation créé par Eiréné à Tétouan (Maroc), sont venus, qui accoucher, qui fêter ça parmi nous... **Geneviève Pillet**, dont vous avez pu admirer le travail au Tchad, est venue nous en parler en mars, en même temps que nous accueillions notre secrétaire général international, **Josef Fraise**. En mai, c'est **Elisabeth Simon**, une laborantine spécialisée dans le développement de la santé primaire au Népal, qui est venue faire le point avec nous, alors qu'**Anita Roesch**, fraîchement rentrée du Pérou, nous rendait visite avant de troquer les Andes contre un alpage grison...

De tant voyager par la pensée ne nous a pourtant pas empêchés de **réfléchir sur notre tâche** ici même: une longue discussion, par exemple, nous a vus tâcher de trouver un consensus sur nos domaines d'activité: tous ont ainsi opté, d'une part pour le soutien - évident - à nos volontaires et à nos partenaires sur le terrain; d'autre part, pour une réflexion accrue sur les structures et objectifs de nos projets, existants ou nouveaux. Une auto-formation, notamment à la non-violence, et le soutien aux objecteurs suisses, intéressent aussi le groupe mais doivent être rediscutés. L'assemblée générale franco-suisse, annoncée dans ces colonnes il y a quelques mois, a aussi été l'occasion de mener diverses réflexions, par exemple sur nos comportements d'hommes et de femmes dans le cadre du travail militant (voir page Hommes/Femmes). Et de beaucoup jouer (voir la photo).

Si les séances de comité ont pu devenir aussi intéressantes, c'est beaucoup grâce à la création, à l'essai, d'une nouvelle "structure" d'Eiréné Suisse: un "bureau", réunissant le président Daniel Jeanneret, l'ex-président-homme-à-tout-faire Alain Schwaar, et les deux salarié(e)s: Anne-Lise Monard, secrétaire, et le soussigné, animateur. Auxquels s'est récemment adjointe notre **nouvelle déléguée au Council** (ainsi appelle-t-on notre assemblée



générale internationale), **Josiane Huberdeau**.

Quant à mon travail, à côté de l'animation proprement dite, il a commencé par la réalisation de quelques papiers de présentation, furieusement manquants en français. Ce qui me permet maintenant d'établir des contacts avec toutes sortes de personnes et d'organisations, notamment en vue de mieux diffuser nos listes de postes à repourvoir. Visant à accroître le nombre des volontaires suisses (actuellement: 5 sur environ 80), donc le nombre de sympathisants, donc nos moyens, humains et matériels.

Philippe Beck

WEEK-END ROMAND D'INFORMATION SUR LES

BRIGADES DE PAIX INTERNATIONALES

Les 9 et 10 septembre 1989

Pour qui s'intéresse à partir avec les P.B.I., ou à collaborer avec elles ici même, ou simplement... à savoir de quoi il s'agit!
Au programme: historique et fonctionnement des PBI, les brigades à l'oeuvre aujourd'hui, les projets; PBI en Suisse romande; non-violence, impartialité, discrétion.

Le lieu du stage n'est pas encore fixé. Il vous sera communiqué aux: 021 / 32 27 27 (CMLK)
ou 039 / 28 69 24 (Marlyse Gehret).

Inscriptions: PBI Suisse romande, Hôtel-de-Ville 7b,
2300 La Chaux-de-Fonds.



Thérèse Käppeli et Albert Traffelet sont partis en Inde avec Eiréné, dans le cadre du "Service solidaire": c'est-à-dire qu'ils ont eux-mêmes trouvé leur projet, ainsi que leur financement par le biais d'un groupe de soutien, Eiréné fournissant les prestations techniques (assurances, visas etc.), la formation et... une amitié.
Leur projet: une garderie à Dudu, Rajasthan, Inde. Garderie organisée par une oeuvre gandhienne, "Gram Seva Mandal Aidankavas", dont le but général est de fortifier les communautés rurales pour éviter l'exode rural.

Dudu, le 9 janvier 1989

Nous sommes bien arrivés dans une Dehli pour nous très torride et avons quitté après trois jours cette ville géante, bruyante et puante, par bus en direction de Dudu. Ici, nous avons été chaleureusement reçus par la famille de Ramsahai Purohit (1) et avons vécu immédiatement notre première surprise: Dudu n'est pas le village paysan endormi que nous nous étions représenté, mais a au moins partiellement le caractère d'une petite ville. Comme elle se trouve sur la meilleure route de toute l'Inde (ce qui correspond à peu près à une route principale suisse plutôt endommagée) qui mène de Dehli à Bombay, elle n'est naturellement pas restée à l'abri de la "civilisation". Beaucoup de petits commerces et d'entreprises industrielles ainsi que deux hôtels et quelques restaurants se sont installés ici. Au bazar s'alignent côte à côte des marchands de légumes, des cireurs de souliers, des ateliers automobiles, des stands de thés, des commerces d'étoffes, des vendeurs de médicaments, des tailleurs, des fabricants de couvertures et des bric-à-brac où l'on trouve de tout, des sabots aux noix de coco, et du sel au savon. La rue principale bourdonne constamment de camions et d'autobus. Dans les rues latérales par contre, le va-et-vient est beaucop plus nonchalant, je pourrais rester là des heures à regarder: des bergers avec de superbes turbans colorés mènent leurs brebis, leurs chèvres, leurs boeufs ou leurs buffles, des femmes viennent de la fontaine avec deux cruches pleines sur la tête, de-ci de-là roulent un cycliste ou même un fier cyclomotoriste, des fillettes emportent à la maison des coupes remplies de fumier pour faire du feu, des troupes d'enfants courent à l'école. Des cochons noirs reniflent au bord de la route dans la poussière et les ordures, un boeuf tourne patiemment tour après tour pour actionner la presse à huile, et de temps en temps une troupe de petits perroquets verts vif vole par dessus les toits.

A l'écart de la rue principale se sont développés les quartiers les plus divers. Celui où nous vivons est le domaine des Brahmanes. Ceux-ci sont les membres de la caste supérieure, et, aux normes indiennes, pour la plupart des gens aisés. Ici la plupart des maisons sont construites de pierres et peintes en blanc, bleu et turquoise. Trois temples, deux écoles et notre garderie appartiennent aussi à ce quartier. Ensuite vient le quartier musulman (que les hindous évitent passablement) pourvu d'une petite mosquée. Beaucoup de ces gens sont travailleurs du coton ou potiers. Au centre de la vieille ville trône le château, aujourd'hui encore habité par le Maharaja

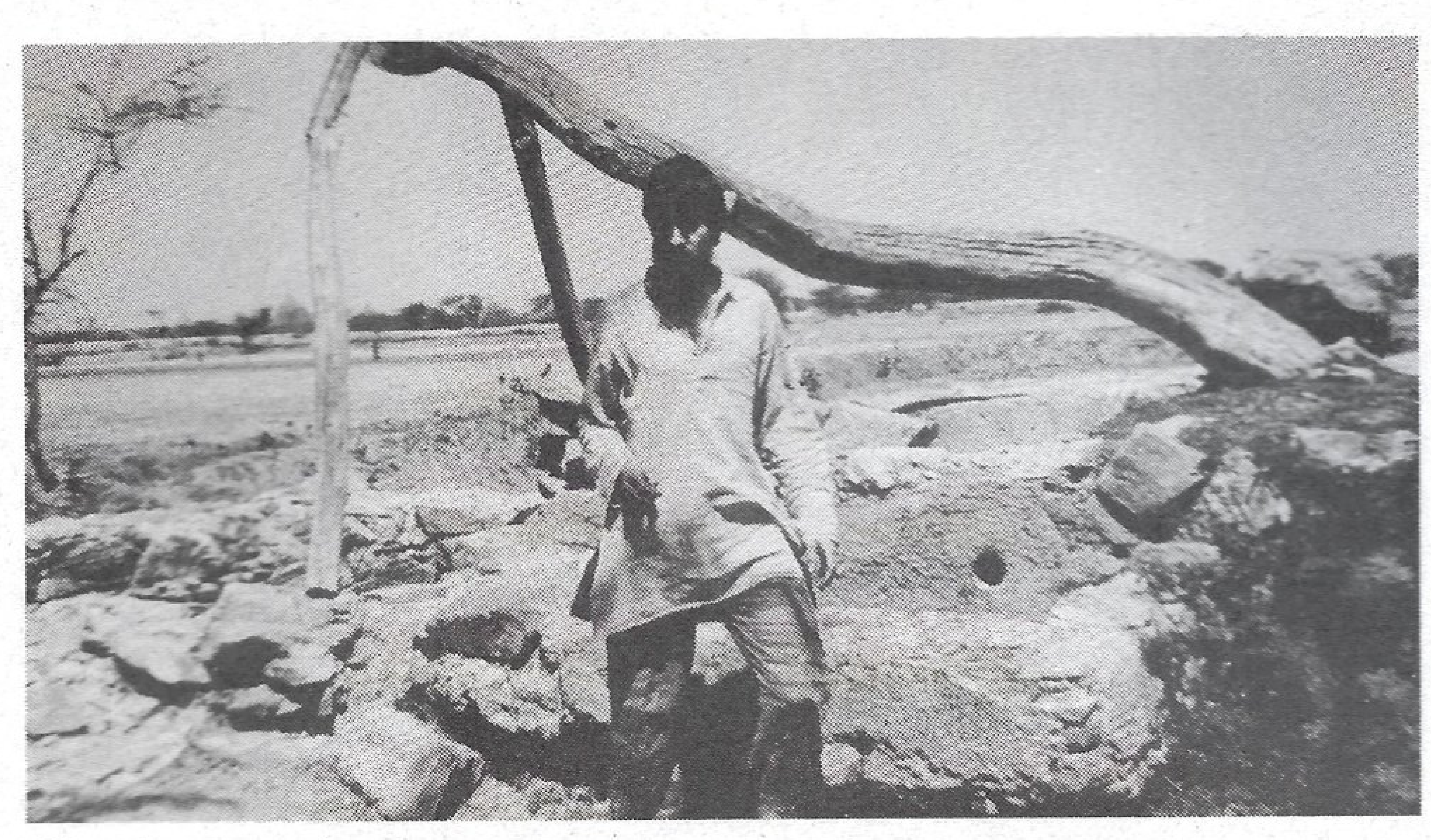


Thérèse et une maîtresse devant les enfants de la maternelle

(prince). En principe il n'y a pourtant plus de prince depuis l'indépendance de l'Inde en 1947. Cependant, ledit monsieur a encore été pendant 40 ans maire de Dudu - mais nous vous raconterons cette histoire plus en détail une autre fois. Derrière le château se trouvent les ruelles les plus étroites et les plus sales de Dudu. Dans de modestes huttes construites d'argile et de paille, habitent les intouchables, également appelés hors castes. Ils n'ont ni terrains particuliers, ni places de travail fixes, et gagnent leur pain journalier comme nettoyeurs de latrines, éboueurs, laveurs, travailleurs du cuir ou avec un autre travail méprisé.

Dans un autre quartier habitent des paysans, et les forgerons forment encore un autre groupe pour lui-même. Ceux-là vivent à ciel ouvert. Les terrains agricoles ou incultes s'étendent à l'infini. A l'horizon s'élèvent quelques collines massives, Actuellement la région fait un effet assez vert. Mais seule une partie de ce vert provient des champs cultivés et des jardins.

Un peu partout en effet sont disséminés des arbres. A première vue, ils sont tous pareils, pas très hauts, avec des feuilles pennées et de longues épines pointues. A y regarder de plus près, on découvre cependant quelques différences, certains font des fleurs jaunes comme les mimosas, mais dans un mois ils perdront leur feuillage qui ne reviendra qu'à la saison des pluies à partir de juillet. Et maintenant déjà certains sont assez dégarnis. En effet, ils sont fortement taillés



Albert devant un puits

pour l'alimentation du bétail et le bois de chauffage.

Vous vous demandez certainement comment nous habitons ici et ce que nous mangeons. On nous a fourni une vaste pièce dans la maison où vivent les deux familles des fils de Ramsahai (28 et 32 ans) avec leurs trois enfants (7, 4 et 1 an). C'est une maison de pierre à deux étages, peinte en blanc. Nous allons chercher l'eau que nous buvons à la pompe à main dans de grandes jarres. Pour les autres usages, l'eau peut être prise matin et soir à une canalisation dans la rue. Mais pendant les mois secs nous devrons amener les deux sortes d'eau depuis bien plus loin. Juste à côté de notre chambre, dans la petite cuisine enfumée, Kanta, la belle-fille de Ramsahai (Ramsahai Purohit est le responsable de notre organisation hôte) prépare le repas, en partie sur le foyer, en partie sur le réchaud à gaz. Notre régime alimentaire est bien plus diversifié que celui des familles indiennes moyennes. A part les produits laitiers (que nous étions il est vrai habitués à consommer peu modérement) nous ne manquons de rien: chappaty (pain sans levain fait avec différentes sortes de farines), sur ces céréales de temps en temps de la bouillie, quelquefois du riz et toujours quelques légumes (épinards, carottes, choux-fleurs, pommes de terre, raifort, tomates, aubergines). Quelquefois nous achetons des bananes, des oranges, des goyaves ou d'autres fruits de saison.

La garderie: les 180 enfants sont âgés de 2 à 8 ans et répartis dans deux grandes classes du jardin d'enfants, deux classes de première et une de deuxième. Comme le matériel scolaire est mis à disposition gratuitement, qu'aucune taxe d'écolage n'est payée et qu'aucun uniforme n'est porté, viennent à la garderie quelques enfants qui ne peuvent pas fréquenter l'école officielle. Notre premier travail dans la garderie a été de modifier les horaires. A notre effarement, les tout-petits restaient des heures entières assis en rangs dans la classe et psalmodiaient à longueur d'heures des chif-



fres, des lettres ou de petits versets. Maintenant, ils passent la plupart du temps en rondes ou en jeux libres. Au début, les maîtresses changeaient chaque heure de classe, ce qui rendait un contact avec les différents enfants très difficiles. Maintenant nous avons introduit le système du maître de classe, ainsi les enfants se sentent mieux suivis, et les maîtresses ont aussi une meilleure vue d'ensemble. Nous pensions prendre en charge chacun une classe lorsque nous nous sentirions introduits. Pour diverses raisons, cela n'a pas pu se faire, principalement parce que nous utilisons beaucoup de temps à former les maîtresses, la plupart du temps en assistant à leurs cours. Aucune des cinq maîtresses n'est allée au-delà de l'école secondaire, aucune n'est formée pédagogiquement. La directrice a fait deux ans d'université en Sciences économiques, mais n'est pas plus douée pour cela dans l'éducation des enfants. Ensuite, il nous faut fabriquer du matériel d'enseignement et des jouets. A part des tablettes avec l'alphabet et les nombres de 1 à 100, il n'y a à disposition que quelques jouets de plastique. Nous avons maintenant fait faire des animaux en bois, avons reçu une certaine quantité de morceaux de bois, nous avons acheté quelques ballons et cordes à sauter, et faisons jouer les enfants avec du sable et de l'argile.

En Inde, il y a une quantité de lois excellentes qui malheureusement n'existent que sur le papier, notamment l'abolition du système des castes. Ça me secoue toujours de voir combien fort cette division de la société, hiérarchique et discriminatoire, se dessine déjà parmi les petits enfants, pour ne rien dire du comportement des maîtresses à l'égard des enfants. Les enfants des familles de hautes castes se comportent avec une meilleure confiance en eux, se prennent avec le plus grand naturel des droits particuliers et jouissent d'un traitement spécial de la part des maîtresses. Plus le temps passe, plus il est clair que c'est aussi une des tâches clefs de cette garderie de mettre en contact des membres des castes les plus diverses et de leur apprendre à se connaître et à s'estimer. Pour les maîtresses non plus ce n'est pas un chemin facile, de devoir s'occuper d'enfants de toutes les castes. Intellectuellement, elles ont accepté l'idée de cette garderie, mais sur le plan des sentiments ça leur est souvent très difficile de s'occuper aussi des enfants pauvres, sales, "stupides". Et de ceux-là, il y en a beaucoup. Quelque 16% des protégés sont des intouchables, environ 20% sont musulmans (mal vus des hindous) et 20% viennent de familles de paysans toutes simples d'un village voisin. Beaucoup de ces enfants souffrent d'une alimentation erronée. Ainsi, les fruits, les plats de soja ou de riz qu'ils reçoivent à la garderie sont un complément alimentaire important. A cause des déficiences hygiéniques, beaucoup d'enfants ont des furoncles infectieux suppurants. Et pourtant, tous peuvent se faire soigner et panser gratuitement dans le petit hôpital de la ville; mais la plupart des gens n'en ont pas l'usage, que ce soit par méfiance, ou à cause du long trajet, ou simplement parce qu'ils ne sont pas habitués à se soucier de ces "petits bobos". Quelques enfants souffrent aussi de maladies des oreilles et des yeux. Nous avons maintenant commencé d'aller en consultation à l'hôpital avec ces enfants; de recevoir du médecin des moyens de désin-



Groupe de paysans. Albert et Thérèse sont de dos



fection et du matériel de pansements, de manière à pouvoir soigner nous-mêmes quotidiennement les furoncles à la garderie. A la prochaine rencontre des parents nous inviteront une infirmière de l'hôpital. Elle expliquera aux gens ce qu'ils peuvent faire pour la prévention et quels remèdes naturels simples ils peuvent eux-mêmes fabriquer.

Voici à quoi ressemble une journée à la garderie: à 10h. arrivent les enfants (quelques-uns accompagnés de leur mère ou d'un frère et soeur), ils s'alignent en rond dans la cour et récitent la prière matinale et l'hymne national, comme c'est l'usage dans toutes les écoles. Ensuite les tapis sont déroulés dans les chambres et les enfants s'assoient, en rond pour apprendre ou en groupes pour jouer. Le tout suivant l'âge et la classe. Si un maitre d'école d'un village suisse voyait comment on enseigne, il cesserait sans doute instantanément de gémir sur le sous-équipement de son école... Tout ce que les maitresses ont à disposition consiste en un mauvais tableau noir, des craies blanches, des tablettes avec l'alphabet ou des nombres, et enfin quelques petites cartes que nous avons nous-même fabriquées. Les écoliers possèdent une ardoise également mauvaise, quelques craies, un cahier, un crayon, quelques-uns ont une gomme et un livre de langues. Avec une pause d'un quart d'heure, les enfants restent en classe jusqu'à la pause de midi. Après la pause repas, de même que la dernière demi-heure de l'après-midi, ils font différents jeux. Entre ces deux temps de jeux, les enfants sont de nouveau en classe. Dès que le gong de 16h. résonne, ils se précipitent pour sortir. Car à la maison les attendent leurs cerfs-volants, et en ce mois le vent est particulièrement bon. D'autres par contre, c'est une quantité de travail qui les attend: aller chercher de l'eau, aider à la cuisine ou travailler aux champs...



Mais notre horaire à nous, à quoi ressemble-t-il? Nous nous levons peu avant 7h. et allons nous laver au jardin d'enfants. Au moins tous les deux jours nous avons aussi quelques habits à laver, ce qui n'a rien d'étonnant vu l'intense poussière, particulièrement à la garderie. C'est généralement 8h. passé lorsque nous revenons. Quelque part entre 8h. et 10h. a ensuite lieu le petit déjeuner (thé et chappatys). Le reste de ce temps est consacré à faire des préparatifs pour le jardin d'enfants, à apprendre un peu de hindi ou à écrire quelques lettres. Comme nous ne cuisinons pas nous-mêmes, mais n'avons qu'une chambre, nous ne pouvons pas choisir nous-mêmes le temps du petit déjeuner, et le concept indien du temps est vraiment très souple. Ce qui fait que nous sommes toujours bien contents lorsque nous avons vraiment quelque chose dans l'estomac à 10h., avant le début du travail! De 12h.45 à 13h.30 a lieu la pause de midi. Une fois par semaine nous restons à la garderie pour surveiller la pause, les autres jours nous rentrons manger à la maison. La fin des cours est à 16h. C'est pour nous le début des petites conversations et visites de voisins. Au besoin, nous faisons aussi des achats. Puis entre 18h. et 19h., repas du soir. Nous sommes invités environ un soir par semaine. Plus les gens qui nous invitent sont de basse caste, plus passionnant et spontané est leur accueil. Dans les dites "bonnes" familles, c'est souvent très rigide ou alors au bout de 10 minutes on enclenche la télévision, toujours le plus fort possible. La plupart du temps les autres soirs, nous parlons avec Ramsahai ou avec Govindsahai, son frère, qui est maître dans une école d'Etat d'un village voisin. Quelquefois, nous jouons avec les enfants de la famille et des voisins et de temps en temps nous arrivons à avoir un soir pour nous. Mais même là nous sommes souvent appelés par quelqu'un qui désire nous parler. Ne pas y répondre constituerait une grave impolitesse ici en Inde. Et vers 22h.30 commence la nuitée. Mais deux fois par semaine, du temple le plus proche coule une musique, à pleine force de haut-parleur, et cela pour toute la nuit. Ces nuits-là, mon sommeil n'est pas très profond: si au moins la musique était bonne! Mais ce sont des succès tirés des films hindis les meilleurs marché ou une musique du même genre. Le répertoire se limite à 20 morceaux au maximum. (...)

Traduction: Philippe Beck

1) Ramsahai Purohit est le responsable de "Gram Seva" à Dudu.

Poème de l'écolier qui rentre à la maison

DIS !... TU M'ECOUTES ?

Maman,

J'aime bien quand tu me dis bonjour,
quand je rentre de l'école

J'aime bien recevoir un bec ou deux
sur la joue ou dans le cou

Pendant un grand moment, je ne t'ai pas vue,
j'ai fait d'autres choses loin de Toi

Souvent j'aime aussi que tu me poses des questions
sur ce que j'ai fait pendant la classe

Qu'est-ce que je suis content de voir mes bricolages
sur l'étagère du salon
et mes dessins sur les murs de la cuisine

Et Toi Maman, qu'as tu fait aujourd'hui

Quand Papa arrivera on pourra discuter avec lui aussi

Quand nous nous racontons nos journées,
nous voyons que nous sommes une Famille!

Yvan

(tiré du journal «Coude à coude» de l'Association des familles du Quart-Monde de Renens)

J.A.
1033 CHESEAUX-SUR-LAUSANNE

Rédaction:
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580 - 2

EIRENE
Service chrétien international pour la paix
Comité suisse
CP 2262
CH-2302 La Chaux-de-Fonds
CCP 23-5046 - 2

FSF
Frères sans frontières
Grand-rue 34
CH-1700 Fribourg
CCP 17-7786 - 4

GVOM
«La Joliette»
Chemin des Bolets
CH-2013 Colombier
CCP 10-20968 - 7

Changement d'adresse: prière de l'annoncer directement au Mouvement concerné

INTERROGATION parait huit fois par année.
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression: Imprimerie Glasson SA - Rue de la Léchère 10
CH-1630 Bulle